

« Une Terre au défi de l’habitabilité ».

Entretien avec Nathalie Blanc

Aude Jeannerod, Université Catholique de Lyon 

Morgane Leray, Aix-Marseille Université 

Olivier Sécardin, Université de Hiroshima 

RELIEF – Revue électronique de littérature française

Vol. 18, n° 1 : « À l'École du vivant : enseigner la littérature avec les humanités environnementales », dir. Aude Jeannerod, Morgane Leray et Olivier Sécardin, juillet 2024

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Aude Jeannerod, Morgane Leray et Olivier Sécardin, « Une Terre au défi de l’habitabilité ». Entretien avec Nathalie Blanc », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 18, n° 1, 2024, p. 54-67. doi.org/10.51777/relief19401

« Une Terre au défi de l’habitabilité » Entretien avec Nathalie Blanc

AUDE JEANNEROD, Université Catholique de Lyon

MORGANE LERAY, Aix-Marseille Université

OLIVIER SÉCARDIN, Université de Hiroshima

Résumé

Confrontées à la crise environnementale qui met en question la survie de l’humanité, nos sociétés occidentales contemporaines doivent inventer de nouvelles manières d’habiter la Terre. Selon Nathalie Blanc, l’art et la littérature, ainsi que la recherche qui y est associée, ont un rôle à jouer dans ce domaine : parce qu’ils permettent de développer de nouveaux imaginaires, ils contribuent à mettre en œuvre de nouveaux rapports entre nature et culture. Nathalie Blanc est géographe, directrice de recherche au CNRS, et dirige le Centre des Politiques de la Terre (Université Paris Cité / Sciences Po) qu’elle a co-fondé en 2019. Ses travaux portent sur la nature en ville, et plus particulièrement sur la dimension culturelle des relations avec la nature au centre des projets de politique locale. Engagée dans une démarche de recherche-crédation, elle interroge le rôle de l’art et de la créativité dans les mobilisations environnementales.

Aude Jeannerod, Morgane Leray et Olivier Sécardin (AJ, ML, OS) – L’interdisciplinarité est au centre de vos travaux, entre arts et sciences de la nature. Vous avez été pionnière en ce domaine. Dans quelle mesure les humanités environnementales permettent-elles, à l’heure actuelle, de mettre en question le partage des disciplines ?

Nathalie Blanc (NB) – Les humanités environnementales ont émergé notamment en France à partir des années 2010, mais ont grandi sur un substrat déjà riche d’une pensée écocritique des années 1960 et 1970. C’est le cas de l’écoféminisme, mais aussi des croisements entre art et écologie, ou encore de l’émergence de la philosophie et de l’histoire environnementales. Le champ s’est progressivement enrichi, notamment avec les études décoloniales, l’écologie sociale et *queer*, etc. Les humanités environnementales regroupent un large nombre de disciplines (littérature, géographie culturelle, histoire, philosophie, histoire de l’art, linguistique, culture visuelle...) aux perspectives variées, mais qui toutes répondent à l’urgence écologique, en réinterrogeant non seulement les cultures de la nature et les rapports à l’environnement, mais aussi la manière de pratiquer les sciences, et la leur en particulier, ce qui renvoie à un souci épistémique. Il en est ainsi du décentrement humain visant l’intégration du point de vue de l’animal, ou de la sensibilité des plantes. Cela revient aussi à développer une histoire environnementale sur la pollution de l’air, ou encore à analyser les liens entre les crises climatiques et les effondrements civilisationnels.

Cependant, l'interdisciplinarité que je valorise dépasse le champ des sciences sociales et humaines et s'interroge sur les perspectives croisées des sciences naturelles, sociales et humaines entre conceptualisation et travaux empiriques (incluant les sciences de la vie et de la matière mais aussi les sciences formelles). L'entrée par la géographie, ma discipline de rattachement et historiquement une science de synthèse entre nature et culture, pousse dans cette direction. Il s'agit de revenir sur le partage entre géographie physique et géographie humaine en direction d'une géographie de l'environnement. Dès lors, l'enjeu est de s'interroger sur l'habitabilité terrestre à l'aune de problématiques mises en avant par les sciences humaines et sociales dans une perspective de mise en œuvre avec les sciences naturelles. L'entrée que je privilégie actuellement repose sur l'instrumentation de géo-concepts, tels milieu de vie, habitabilité, zone critique, terre, sols, mode d'habiter, concepts qui invitent à se décentrer et à adopter une perspective écocentrée, ou géo-centrée, intégrant une reformulation des rapports entre temps et espaces que nous avons hérités des temps modernes. Dès lors, se pose la question des sciences terrestres à mettre en œuvre pour considérer un monde possible de qualité. L'enjeu est notamment pour ces sciences de développer les savoirs sur les interdépendances et relations entre humains, et entre humains et non-humains.



Fig. 1. Nathalie Blanc (collection personnelle).

AJ, ML et OS – Les questions environnementales rendent également saillants les problèmes d'injustice : inégalités sociales, ethniques, genrées, etc. Dans Vers une esthétique environnementale (2008) puis Les Formes de l'environnement. Manifeste pour une esthétique politique (2016), vous insistez sur l'expérience esthétique comme approche liminaire pour repenser le rapport à l'environnement ; comment articuler cette (re)liaison à l'éthique et au droit ?

NB – J'avais développé précédemment l'expression conceptuelle de « formes environnementales » qui hérite d'une tradition goethéenne de la forme bio-géo-physico-chimique, enrichie des apports contemporains sur l'esthétique. Par « formes environnementales », je désigne ce qui fait sens, à la frontière nature-culture, appréhendée de manière sensible, à différentes

échelles et tailles : du jardin partagé d'une commune, par exemple, à la Terre, en passant par les infrastructures bleues et vertes, les montagnes et les vallées. Leur importance est liée notamment aux caractéristiques géo-historiques d'un territoire. En ce sens, les formes environnementales sont des intermédiaires dans la gouvernance des relations sociales et environnementales. Quels paysages, quels récits, quelles rivières voulez-vous ? Adopter une approche morphologique de l'habitabilité terrestre revient à adopter une théorie qualitative qui s'oppose aux approches technico-scientifiques plus axées sur la résolution de problèmes que sur la compréhension des phénomènes. Aujourd'hui, outre une perspective critique d'analyse propre aux humanités environnementales, se développent recherche-action et recherche-crédation qui associent de nombreux acteurs dans l'optique d'accompagner la transformation des rapports nature-culture sur les territoires.

Cela dit, il ne faut pas se leurrer. Le goût pour la nature est fortement orienté aujourd'hui par les modes d'habiter et de consommation : la promenade, la pêche, la chasse, la lecture, la randonnée, le vélo, la planche à voile, etc. Ces loisirs sont rarement associés à de véritables préoccupations écologiques et contribuent éventuellement à la dégradation de la nature. De même, l'expérience réelle de la nature se fait largement numérique, ou encore les habitants des zones anthropisées éludent la réalité des transformations socio-écologiques. Il est nécessaire de remettre en cause ces modes d'habiter et donc les normes dominantes de la techno-science et de l'argent si nous voulons avoir une chance de réduire les problèmes écologiques. En utilisant les outils décrits ci-dessus, nous aimerions positionner stratégiquement la dimension culturelle des relations avec la nature au centre des projets de politique locale. Il est nécessaire d'éduquer aux formes environnementales et de parler des constructions nature-culture au niveau local, avec la création d'un système de gouvernance *ad hoc*. L'objectif est d'inventer des modes collectifs d'évaluation et de délibération.

AJ, ML et OS – Dans cette perspective, quel est le rôle à jouer par l'art et la littérature, par rapport aux sciences humaines et sociales ? Et par rapport aux sciences dites « dures », qu'apporte et peut apporter la culture aux problématiques environnementales ?

NB – L'art et la littérature ont un rôle important de recodification des rapports à la nature, notamment en mettant en avant une relation renouvelée entre la production de représentations visuelles, sonores ou écrites et nos « pratiques de natures ». Nous sommes aujourd'hui extrêmement limités dans nos désirs de transformation socio-écologique, notamment par des verrouillages sociotechniques et des politiques économiques fondées sur un capitalisme financier empêchant les alternatives en termes de modes d'habiter. En effet, l'enjeu – à savoir la limitation ou la redirection des activités humaines impactant les cycles bio-géo-physico-chimiques – est contraire à l'idée de croissance qui imprègne nos cultures économiques. L'un de ces verrous est mental, ressortissant à l'écologie grise de Félix Guattari, ce qui implique de rouvrir nos rapports à la nature sur un mode indéterminé, riche et pluralistique. La culture est fondamentale en ce sens, mais laissez-moi élaborer la manière dont j'envisage de formaliser les rapports envisagés entre nature et culture.

L'une et l'autre n'opèrent pas selon des frontières opaques ; si la culture peut être décrite comme un ensemble de représentations et pratiques d'une société donnée, la matérialité de nos cultures et natures est là, bien vivante et agissante. Animaux, y compris les micro-organismes, pathogènes ou non, plantes et l'ensemble des dynamiques socio-naturelles (par exemple, l'érosion ou à un autre niveau, le changement climatique) ont des évolutions appréhendables par les sciences qui les étudient, mais aussi par les terrestres que nous sommes. Ces natures interagissent avec les dynamiques sociales et nos façons d'entrevoir l'environnement. Autrement dit, la représentation de la saleté intervient de façon forte dans la mise en œuvre d'une hygiène urbaine, et joue, par exemple, sur la chasse à une nature non désirée dans les villes (microbes, cafards, sans-domicile). Une telle représentation héritée d'un urbanisme en construction à partir du XIX^e siècle a des impacts sur la santé : moins de diversité en matière de micro-organismes peut favoriser les plus pathogènes d'entre eux, de même que l'homogénéisation des milieux urbains profite à certaines espèces ubiquistes plus qu'à d'autres, spécialistes¹.

En ce sens, la mise en récit des liaisons nature-culture peut jouer un rôle de déverrouillage des imaginaires et des pratiques sociales, par des agencements matériels de signes et de symboles, ou encore de discours, ou des narrations reprises et travaillées au sein de groupes ou sociétés données. Ces agencements sont aussi divers que les entremêlements des humains avec les éléments à caractère naturel, tels les animaux et plantes dans les villes. Prenons un exemple, celui des pommeaux de douche : une étude internationale met en évidence la diversité des communautés bactériennes, des biofilms, qui se développent en raison de l'humidité résiduelle dans chacun de ces équipements. Or, ces travaux de recherche mettent également en valeur la diversité des espèces de micro-organismes selon les politiques publiques de l'eau conduites dans chacun des pays étudiés. La présence du chlore, par exemple, favorise plus ou moins certaines espèces qui, elles-mêmes, peuvent avoir des impacts sur la santé. À comprendre l'intrication des dynamiques socio-naturelles dans les villes, et la vision tronquée de nombreux citoyens à cet égard, l'urgence de nouvelles narrations, et, plus généralement, de représentations apparaît déterminante, eu égard à une esthétique du vivant.

Je vois plusieurs leviers de changement qui impliquent les territoires et la recherche-création, en particulier l'art du récit. L'écocritique a ouvert la voie à la nécessité d'une réflexivité critique, soit un retour sur nos propres pratiques et représentations, les interrogeant à l'aune de l'Anthropocène, ou d'une urgence environnementale. Aujourd'hui une écocritique intervient dans un monde qui se transforme dramatiquement au point de compromettre, selon certains, la survie de l'humanité même. Sensibles à ce drame, on ne peut plus écrire et lire sans porter un regard éthique sur le monde², et non plus désintéressé comme le prône une esthétique héritée de Kant, sachant que cette esthétique objectivante a failli à préserver

-
1. Voir Rob Dunn, *Never Home Alone. From Microbes to Millipedes, Camel Crickets, and Honeybees, the Natural History of Where We Live*, New York, Basic Books, 2018.
 2. Voir Matthew R. Auer, « Environmental aesthetics in the age of climate change », *Sustainability*, vol. 11, n° 18, 2019.

ce monde dans sa richesse, beauté et diversité écologique. Une écocritique ancrée dans la diversité des affects, corporelle, ancrée et située, devient dès lors nécessaire, ouverte à des pratiques de lecture et d'écriture inédites dans l'optique de l'écologie politique³. Comment ces expérimentations sont-elles pertinentes, notamment à quelles échelles ? Doit-on traiter des caractéristiques nationales de ces récits littéraires, ou encore préférer une littérature globale pointant la manière dont l'urgence écologique provoque le surgissement d'un espace littéraire global, terrestre⁴ ? Il en va particulièrement des formes narratives, et de leurs liens aux lieux et espaces de production, concrètement et sur un plan performatif. Que font ces formes littéraires aux lieux et à la manière dont ils sont habités ? Peut-on même rendre compte d'une perspective activiste de la littérature ?

Le déplacement des genres littéraires peut également jouer un rôle en ce sens. Outre les nombreux récits qui portent aujourd'hui sur les changements environnementaux, le poids de l'écocritique et de la critique d'une littérature en peine de changement climatique, nous proposons de nous accorder avec Timothy Baker dans *New Forms of Environmental Writing* pour défendre l'hypothèse selon laquelle le fragment et le glanage sont à même de créer une écologie valorisant l'écriture en période d'incertitude. Pour ce dernier, le fragment permet de rendre compte des relations entre microcosme et macrocosme ou encore du détail avec la totalité, et à quel point ces frontières sont mouvantes, dessinées dans nos esprits et pratiques sociales à l'aune de cultures très diverses. Le fragment met également à l'épreuve le glanage, et la collecte qui, à mon sens, renvoient au texte d'Ursula Le Guin, *The Carrier Bag Theory of Fiction* (1986). Le panier figure ce qui relie à un moment les choses entre elles, mais qui n'est jamais fini, achevé, pensez aux paniers ou aux sacs à main qu'il suffit de remuer pour que les éléments en leur sein prennent une configuration différente... Face à la linéarité de l'explication et sa volonté de totalité, le mode de la collecte de fragments ne figure qu'au titre des relations multiples que cette cueillette éclaire d'un jour nouveau. La lecture de Baker m'a éclairée à ce sujet : il cite les propos d'un naturaliste, McGillivray, né à Old Aberdeen, qui prend des notes relatives à sa marche vers Londres en 1819. Cet adepte des oiseaux observe, découpe et catalogue de sorte à apprendre à les connaître. À l'opposé de cette forme de glanage et d'usage du fragment, les travaux d'Agnès Varda, en particulier son film *Les Glaneurs et la glaneuse* (2000), dévoilent une pratique répandue avant qu'elle ne soit interdite et qui permettait de survivre à des familles dépourvues de terre et d'argent. La pratique du glanage, qui puise des fragments de cette agriculture pour s'approvisionner, est épinglée en tant qu'une façon de connaître. C'est ainsi que le glanage et l'expression fragmentaire font se rencontrer les personnes et leur environnement, explique Baker. Ce qui est nécessaire, dès lors, n'est pas la retenue, mais, au contraire, se laisser aller à la capture environnementale, à l'emprunt écologique, mouvement qui renvoie aussi à l'archivage des perceptions. L'expression fragmentaire qui en rend compte est alors la mieux à même de décrire l'écologie fuyante, changeant de façon inattendue, tout en restant inconnue même, sans précédent. Selon

3. Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Pughe (dir.), « Littérature et écologie », *Écologie et politique*, n° 36, 2008.

4. Martin Puchner, *Literature for a changing planet*, Princeton, Princeton University Press, 2023.

Timothy Baker, plus que de fermer, le glanage fait surgir ce qui n'est pas encore là et le fragment qui en est le compte rendu se prête à l'animation du réel par la rencontre dont il est issu. Ce qu'il illustre en citant *Overhaul* de Kathleen Jamie. Cette dernière glane des objets vivants ou non et les relocalise en des contextes et usages différents de ceux qui les ont vus naître. Elle anime ainsi à nouveaux frais l'environnement qui a été vécu. Une telle posture défend l'accidentel et l'arbitraire comme réflexions et comme surprises. Citons directement *Frissure*, autre ouvrage de Kathleen Jamie, écrivaine également citée par Baker, qui fait du fragment le début d'un récit qui, potentiellement, est multiple :

What is a line but landscape? Of distant hills, a shore or a river bank reflected in slack water – or the river itself, as seen by a migrating bird. Or a map of that river, etched on parchment. What is a line but something heard, half-remembered – a fragment of poetry, a scrap of an auld sang. Or a beginning: when an artist first acts on her page. What is a line? A border, a symbol of defence, of defiance⁵.

Cette volonté d'animation est aussi celle de saisir le vivant, potentiel en chaque chose, d'en rendre compte de manière incarnée. Timothy Baker aurait également pu présenter les écrits de Bruno Schulz comme nés de la rencontre avec l'environnement. Ce dernier raconte :

Le germe initial de mes « Oiseaux » fut par exemple un scintillement de papiers peints dans un champ de vision sombre – rien de plus. [...] Le germe initial de « Printemps » fut l'image d'un album de timbre-poste, qui rayonnait au centre de la vision, brillant d'une puissance allusive extraordinaire, une charge si agressive qu'on ne pouvait passer outre⁶.

En somme, le fragment atteste de la réalité d'un événement. C'est un fragment de soi et un fragment des autres dans le creuset de la différence. Le mode fragmentaire en ce sens est essentiel à la construction de sa place dans les lieux. Ajoutant encore aux références de Baker, je voudrais citer à cet endroit Sei Shonagon, cette femme de la cour impériale du Japon qui écrit dans les *Notes de chevet* :

Les choses qui frappent de stupeur. [...] On a, toute la nuit, attendu, un ami qui, pensait-on, devait sûrement venir. À l'aube, on oublie un moment, cet homme, on s'endort ; mais, tout près, un corbeau croasse : « Kô », et l'on se réveille brusquement. Le jour est venu. On est frappé de stupeur⁷.

Je suis d'accord avec l'auteur pour souligner que le fragment se confronte à l'énormité des enjeux écologiques et à l'impuissance dont nous nous figurons être dépositaires : l'inachèvement du fragment et sa répétition correspondent à la plainte qui se réalise en série, une sorte de cri à peine articulé, un gémissement plutôt. Le fragment pointe l'élan de la pensée, mais aussi la difficulté, sinon l'impossibilité à la compléter. Il rend compte d'un mouvement de

5. Timothy C. Baker, *New Forms of Environmental Writing. Gleaning and Fragmentation*, Londres, Bloomsbury Academic, 2022, p. 41.

6. Bruno Schulz, *Les Boutiques de cannelle (le traité des mannequins)*, Paris, Denoël, 1974, p. 33.

7. Sei Shonagon, *Notes de Chevet. Connaissances de l'Orient*, trad. André Beaujard, Paris, Gallimard, 1966, p. 121.

pensée qui témoigne des discontinuités à l'œuvre : celles entre soi et le monde, mais aussi celles de soi avec soi-même. Il est aveu de faiblesse.

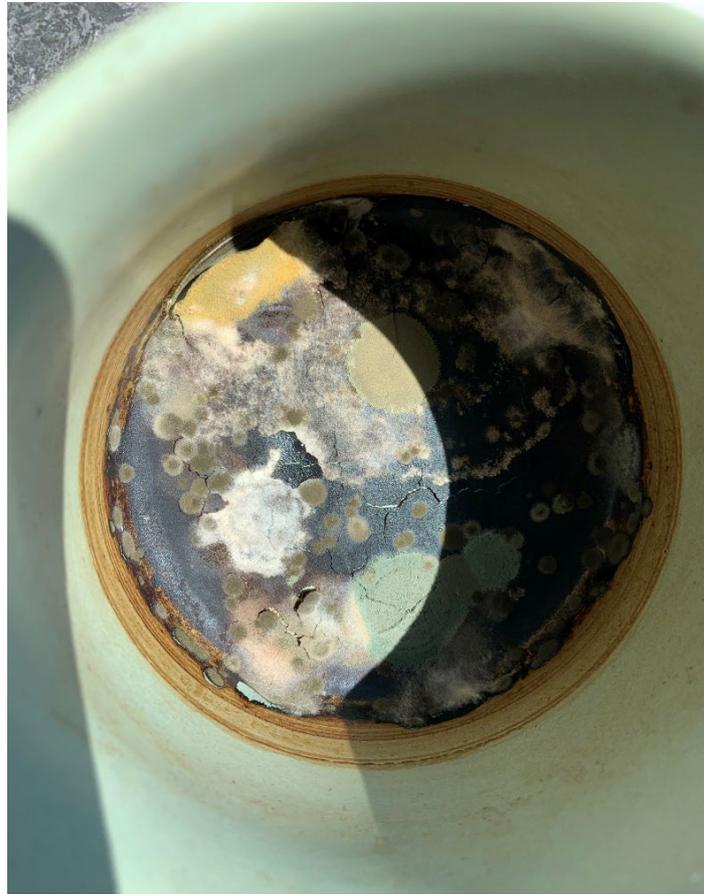


Fig. 2. Photo issue de la collection personnelle de Nathalie Blanc.

AJ, ML et OS – Vos travaux peuvent être qualifiés de recherche-action, car ils font le lien entre la recherche fondamentale et ses applications, notamment dans les politiques de la ville. Comment s'articulent ces deux dimensions de votre travail ?

NB – Mes travaux œuvrent dans une volonté de transformation sociale, bien nécessaire aujourd'hui, et la question des leviers de la transformation est essentielle. Il s'agit d'accompagnement à l'engagement individuel, organisationnel et territorial et la pratique artistique peut jouer un rôle d'intermédiation et d'interprétation des flux et dynamiques socio-naturels sur un territoire donné. L'utopie sociale me travaille dans la lignée des utopistes du XIX^e siècle. Seulement, nous savons aujourd'hui qu'il est impossible de bâtir des cadres qui embrassent l'ensemble des aspects de la transformation, et que l'artiste est un des acteurs du changement et non, comme le prône le saint-simonisme, un éclairer de l'émancipation et un pionnier de la réforme. En revanche, l'artiste peut avoir une capacité à éclairer les transformations possibles à partir d'expérimentations situées qui déplacent le contexte et réouvrent les trajectoires possibles. Il en est de même des chercheurs qui, aujourd'hui, accompagnent ces transformations socio-écologiques.

AJ, ML et OS – Entre 2008 et 2012, vous avez été responsable du programme ANR, « Évaluation des trames vertes urbaines et élaboration de référentiels : une infrastructure entre esthétique et écologie pour une nouvelle urbanité ». Depuis quelques années, la ville de Paris a entrepris la création de corridors écologiques participatifs en lieu et place des traditionnelles grilles Davioud protégeant les pieds d'arbres. Cette transformation a cristallisé les oppositions coagulées sous le #saccageparis et provoqué un affrontement inédit entre une certaine écologie urbaine liée aux politiques d'aménagement de l'équipe municipale d'un côté et les défenseurs du patrimoine et du paysage parisiens de l'autre. Comment comprendre et sortir de cet affrontement, selon vous ?

NB – Le changement culturel nécessaire relatif à nos rapports à la nature et, cependant, la nécessité de prise en compte des personnes et de leurs rapports à l'environnement, certains ayant une vision conservatrice, rend complexe le travail de recherche-action et création accompagnant la transformation socio-écologique des territoires. En revanche, je reste persuadée de la nécessité de débats publics en la matière et ma contribution à la Convention Citoyenne Climat m'a confirmée dans la possibilité d'apprentissages collectifs véritablement transformateurs, même si les propositions qui en ont découlé n'ont pas été véritablement prises en compte par le gouvernement. Il faut noter également que les personnes qui interviennent contre la transformation écologique des villes n'ont souvent qu'une vision restreinte des bouleversements globaux et locaux à venir et se contentent de défendre l'existant, parfois largement mythifié au nom de l'histoire urbaine. Écologiser les pieds d'arbre, y accueillir la biodiversité, sachant que cela implique une évolution de nos regards sur la gestion hygiéniste des milieux urbains, est aussi se donner des outils pour permettre aux villes de demeurer des espaces hospitaliers en période de changement climatique et, plus globalement, de dépassement des limites planétaires, parmi lesquelles la biodiversité et le changement climatique. En effet, les connectivités végétales auxquelles contribuent les pieds d'arbre (notamment pour les arthropodes) contribuent à renaturer la ville, à la refroidir, et donc à réancrer la ville comme milieu de vie à de multiples échelles. Les récits résonnant avec cette vision d'une ville-nature sont encore aujourd'hui peu nombreux tant la ville est pensée à la mesure unique de l'être humain.

AJ, ML et OS – De violentes divisions entre pays agitent régulièrement les débats sur les politiques énergétiques de l'Union Européenne. L'exigence de transition écologique et de production d'une énergie décarbonée encourage l'installation d'éoliennes, mais celles-ci sont dénoncées comme portant atteinte aux paysages de la ruralité ou aux sites remarquables (les paysages UNESCO du Val de Loire ou d'Amboise, par exemple). Par un arrêt du 4 octobre 2023, le Conseil d'État a définitivement écarté la construction d'un parc éolien au cœur des paysages proustiens des environs de Combray pour atteinte significative « aux dimensions historiques, mémorielles, culturelles et notamment littéraires du paysage », incompatible avec l'exigence de protection des paysages résultant des dispositions de l'article L. 511-1 du Code de l'environnement. Comment comprenez-vous ce débat au regard de l'esthétique environnementale que vous développez ?

NB – Je trouverais aujourd’hui extrêmement pertinent d’avoir un débat sur le décrochage entre la réalité climatique et environnementale documentée par les scientifiques et le mode de structuration des opinions publiques selon le genre, l’âge et la position sociale, ainsi que les géographies rurales et urbaines notamment. Le débat politique se polarise en la matière. À partir de là, où va-t-on ? C’est-à-dire, si la science ne fait plus consensus, quelles sont les perspectives ? J’ai bien peur pour le coup que des emballements religieux/sectaires tiennent lieu de réponse... En outre, les flux financiers largement dirigés aujourd’hui vers l’atténuation et donc dirigés vers les développements technologiques (voiture électrique, etc.) ne prennent pas en compte les catastrophes et difficultés auxquelles vont se trouver confrontés les territoires en termes d’adaptation. Je trouverais utile de reposer cette question de la pertinence des savoirs engagés et reliés dans un contexte d’accélération de la catastrophe et de déni croissant des politiques climatiques.

En ce sens, la communauté que vise à faire émerger l’esthétique environnementale au nom d’un « partage du sensible » autour de l’environnement n’est bien sûr pas unifiée et il ne s’agit pas de réduire la conflictualité à l’œuvre nécessaire en démocratie. Au-delà des débats, il importe de travailler sur les sciences en société et sur la manière située de faire percoler les enjeux écologiques au sein de collectifs et sur des territoires donnés. L’esthétique environnementale ne consiste pas à trancher de manière normative dans les débats démocratiques mais à éclairer les manières d’énoncer le drame écologique, – c’est-à-dire la sixième extinction des espèces, les nombreuses catastrophes naturelles, la désertification progressive des milieux terrestres – en considérant également les enjeux de justice sociale, interspécifique et intergénérationnelle, à l’aune des sensibilités. En somme, le maintien d’un patrimoine doit s’apprécier à la mesure d’enjeux nouveaux, sous-estimés au mépris des êtres vivants présents et futurs. La catastrophe environnementale est, aujourd’hui, plus ou moins amorcée selon les milieux de vie (sécheresses, inondations, etc.). Or maintenir l’habitabilité terrestre dépend de la rencontre entre des vivants et leurs milieux et s’appréhende comme un rapport créatif aux milieux de vie terrestres. De manière plus fondamentale, l’habitabilité se définit comme le résultat de choix socio-économiques et politiques visant à respecter les limites et trajectoires planétaires. Un récent rapport du Ministère de la Transition Écologique et de la Cohésion des Territoires met en évidence le caractère exigeant de l’exercice⁸.

AJ, ML et OS – En France, dans le sillon amorcé par la Nouvelle-Zélande et l’Inde qui ont reconnu une personnalité juridique aux fleuves Whanganui et au Gange, la démarche participative des auditions du parlement de Loire a cherché à institutionnaliser juridiquement une entité non humaine – un fleuve – avec sa faune, sa flore et ses micro-organismes, mais aussi avec ses composants matériels (sable, limon, confluence, etc.) et immatériels (paysage, mémoire, imaginaire, etc.). Pensez-vous qu’un tel combat est capable de modifier notre perception de la nature et de contraindre les politiques publiques en matière d’environnement ?

8. Ministère de la Transition Écologique et de la Cohésion des Territoires, *La France face aux neuf limites planétaires*, Paris, SDES, 2023.

NB – Ces environnements, en particulier les rivières et les fleuves, sont à la croisée de représentations littéraires (par exemple, le texte classique d'Élisée Reclus, *Le Ruisseau*) et de pratiques de gestion par bassins-versants et sont donc dotés d'une agentivité singulière, inscrite dans une longue histoire. Leur particularité peut être source de partages, mais les sentiments qui nous affectent à leur égard peuvent aussi être métabolisés en transformations. Un des enjeux est de créer de nouveaux récits sur ces territoires permettant de les articuler à des enjeux écologiques contemporains. Il en va notamment de la nécessité d'enrichir les langages et les porte-paroles de ces territoires et de ces natures, au-delà d'ajouter l'adjectif *durable* au terme de *développement*. L'emploi de termes comme *Pacha Mama* (Terre Mère) puise son origine dans les cultures des Andes centrales d'Amérique du Sud qui comprennent l'environnement comme étant indissociable des humains. À ce titre, Pacha Mama n'est pas tant la Terre Mère, ce qui tendrait à la distinguer des humains, mais une appréhension holiste d'un ordre cosmique⁹. Cette remarque vise à faire comprendre que doter de personnalité juridique un de ces territoires s'inscrit dans une culture aux lentes évolutions et risque de ne pas changer les équilibres si sa prise en compte ne s'intègre pas dans les pratiques et représentations des habitants.

Il faut également prendre en compte le fait que, sur le plan juridique, le succès est encore loin d'être certain, même si cette idée de personnalisation juridique et de représentants au tribunal s'inscrit dans une longue histoire. Marie-Angèle Hermitte explique ainsi le caractère révolutionnaire de cette idée au Sommet de Rio en 1992¹⁰. À défaut d'être prêts culturellement en France, à la différence de la Bolivie par exemple, Hermitte constate que de nombreux juges font déjà comme si les entités naturelles étaient sujets de droit, notamment en s'appuyant sur les connaissances scientifiques. L'important de ces avancées juridiques est de permettre de rendre compte des droits des entités naturelles ; la littérature et les pratiques narratives ont un rôle important à jouer dans la mise en fiction de ces droits.

AJ, ML et OS – Le lien à la nature, au vivant et à sa diversité demande à être restauré dans nos sociétés principalement urbaines. Quel rôle l'école et l'université ont-elles à jouer dans ce domaine ?

NB – École et université ont des rôles de mise en place de pédagogies nouvelles à condition qu'elles sachent déplacer l'apprentissage des savoirs de la salle de cours hors sol aux dehors entendus au sens large. Il faut apprendre des modèles de relation et d'interdépendance du vivant dans les territoires et, en ce sens, nous mettons en œuvre des travaux collectifs de terrains interdisciplinaires au sein d'une *Graduate School Sustainability and Transitions* (Université Paris Cité) qui associe cinq masters allant de l'économie à l'ingénierie en passant par l'écologie. L'un des outils que nous utilisons prend le nom de « territoires-écoles » qui sont des périodes de formation par la recherche interdisciplinaire, mêlant des disciplines telles que

9. Voir Eduardo Gudynas, « La Pachamama rompt avec la modernité occidentale – et tant mieux », *Reporterre*, reporterre.net, 19 avril 2012.

10. Voir Laura Martin-Meyer, « [Personnalité juridique] La Nature au tribunal », *Sesame*, n° 11, 2022, p. 42-47.

la géographie, l'écologie, la sociologie, l'économie, et les sciences de l'ingénieur. Initiés au sein du Master Espace et milieux, porté par le biologiste François Bouteau et le géographe Étienne Grésillon, et transformés en tronc commun de la *Graduate School*, ces territoires-écoles reposent sur des commandes de territoires à des promotions d'étudiants, forçant à articuler une analyse théorique et un travail empirique ainsi qu'à proposer des outils pour les transitions socio-écologico-techniques. Ce travail sur le terrain requiert une connaissance approfondie des leviers et des points d'appui nécessaires à une transformation significative des politiques territoriales, sociales, et économiques. En combinant les sciences humaines et sociales avec les sciences physiques, de la nature et de l'environnement, l'objectif est de développer et de transmettre des sciences de la transition et de la soutenabilité axées sur les problèmes. Ces sciences visent à faciliter la conception, la mise en œuvre d'interventions efficaces, et leur évaluation en vue de modes de vie durables. Notre dernier travail collectif s'articule avec le programme de recherche européen *Cool Schools*, qui porte sur la renaissance des cours d'école dans différentes villes européennes. La communauté urbaine de Bruxelles a passé commande d'une évaluation des micro-pratiques en matière de biodiversité dans les cours d'école en 2024, tandis que la commune de Rézé, en 2023, a demandé aux étudiants de travailler sur les avant-scènes des maisons dans l'optique d'inclure les espaces végétalisés privés dans les continuités écologiques.

En outre, les universitaires et bien d'autres possèdent les savoirs requis pour établir une cartographie riche des significations données aux bouleversements environnementaux, qu'il s'agisse des manières dont les populations humaines les appréhendent et les populations non humaines les vivent, pour faire face à ces changements dans des milieux de vie diversifiés. Il est nécessaire de recueillir différents récits des bouleversements environnementaux, d'identifier les interactions que les personnes entretiennent avec un environnement changeant, en faisant place à la diversité des savoirs vernaculaires ou populaires, à la signification culturelle du changement climatique, aux perceptions des risques et des injustices, qui pourraient être combinés avec les connaissances scientifiques et les données locales sur les tendances du changement climatique. L'enjeu réside dans la confrontation des visions habitantes ancrées dans leurs histoires vécues ou projetées des bouleversements environnementaux avec les connaissances scientifiques et les visions politico-administratives de justice et d'adaptation. Mais il est aussi, et essentiellement, matière à réflexions littéraires, artistiques sur les modalités narratives de l'expression de soi au cœur des bouleversements environnementaux, la place qu'elle fait aux changements et à ses marqueurs.

En ce sens, j'ai fondé en 2019 avec beaucoup d'autres collègues le Centre des Politiques de la Terre, un laboratoire hors les murs conçu comme un espace permettant de regrouper une communauté interdisciplinaire de recherche. Le CPT avait alors pour objet de répondre aux enjeux scientifiques et politiques soulevés par différents diagnostics sur l'état de la planète. Un constat était établi. Les effets grandissants des activités industrielles et agricoles sur les grands équilibres de la biosphère, en premier lieu le changement climatique, l'extinction de la biodiversité, les pollutions, la pression considérable sur les ressources naturelles et les dynamiques de peuplement, soulèvent d'importants débats politiques et sociaux.

Les grands cycles comme celui de l'eau, du carbone, de l'azote, les grands phénomènes telluriques ou climatiques, les ressources énergétiques, sont autant de processus qu'il faut aujourd'hui repenser dans leurs interactions avec les activités humaines. Le défi était et reste immense, car il ne s'agit plus de décrire des processus longtemps considérés comme naturels et pensés dans le cadre strict de disciplines historiquement constituées, mais de développer de nouvelles manières de connaître et de gouverner ces phénomènes socio-environnementaux tout en s'inscrivant dans une relation transformée entre science et société. Pour cela, le CPT s'est proposé de développer un programme de travail qui repose sur l'exploration conjointe, par les sciences physiques et biologiques et les sciences humaines et sociales, du système-terre, des transformations socio-écologiques, de l'Anthropocène, et ce en tenant compte des dynamiques locales et globales. De nouvelles approches de ces questions ont été favorisées à l'interface des disciplines et secteurs d'activité.

Au regard des enjeux multiples, le CPT s'est proposé d'être non seulement un espace fertile pour mettre en œuvre de nouvelles recherches interdisciplinaires mais il avait aussi pour vocation d'être un acteur actif dans la promotion de recherches collaboratives entre acteur·rice·s académiques et différents porteur·se·s d'enjeux. Il entendait ainsi marquer sa vocation de lieu d'engagement des chercheur·se·s dans la vie de la cité, et ceci à différentes échelles. Depuis lors, le CPT a choisi d'organiser son agenda de recherche autour de la notion hybride d'habitabilité envisagée en regard des limites planétaires, tout en élargissant ses thématiques : d'une part, à la construction d'une science de la soutenabilité en relation avec les Suds ; et d'autre part en développant un axe consacré à la santé planétaire à partir d'un texte de positionnement stratégique, « Une Terre au défi de l'habitabilité. Université et enjeux des savoirs de la Terre », qui vise à définir son agenda de recherche pour les années à venir. L'habitabilité terrestre est une notion frontière qui vise un dialogue interdisciplinaire : ce concept renvoie aux limites physiques qui favorisent la vie et aux conditions politiques, sociales, économiques de reproduction du vivant. Ce concept met à l'épreuve les collaborations entre scientifiques et non scientifiques, « habitant·e·s », militant·e·s ou acteur·rice·s publics, pour préserver l'habitabilité des milieux, et ce pour différentes espèces, dans un contexte de perturbation des équilibres planétaires. Partir de l'habitabilité permet de faire avancer les débats autour de l'interdisciplinarité, de méthodes et sur le fond, qui caractérisent les sciences de l'environnement depuis leur émergence dans les années 1970.

Plus particulièrement, et en lien avec la littérature, le Centre des Politiques de la Terre, en collaboration avec le centre d'art et de recherche Bétonsalon et le pôle Culture de l'Université Paris Cité, a sélectionné une artiste-auteure pour lancer à la rentrée universitaire (mi-septembre 2024) une résidence d'écriture de science-fiction heureuse pendant dix mois. Cette artiste-autrice animera des ateliers d'écritures réguliers auprès des étudiant·e·s, personnels et titulaires des facultés de l'Université Paris Cité, à partir de l'idée d'un futur heureux. Une journée de lancement de résidence, qui prendra les allures d'un mini-festival de Sciences & Fictions, aura lieu à la mi-octobre 2024.

AJ, ML et OS – Quels sont les apports de ces innovations pédagogiques : école du dehors, territoires-écoles, programme Cool Schools ?

NB – L'un des apports est à mon sens de remettre les apprentissages en relation avec les processus vivants et les dynamiques sociales, de ne pas se départir de cette complexité, pour en faire abstraction à l'épreuve du laboratoire, et de savoir la traiter sans en écraser l'appréhension sensible et multi-située. Avec mes collègues Céline Clauzel (Université Paris 1) et Véronique Phillipot (LADYSS CNRS), nous travaillons dans cette direction au sein du projet *Cool Schools*. L'un des objectifs dans le cadre de ce travail est de développer des pédagogies basées sur la nature notamment présente dans les cours d'école, mais également à partir des territoires du dehors.

De nombreuses études scientifiques soulignent l'importance de créer des micro-habitats et des corridors pour faciliter l'installation et le déplacement d'espèces dans les environnements urbains denses¹¹. Les cours d'école végétalisées, en abritant une faune et une flore spontanées diversifiées, constituent de fait des opportunités d'interactions directes avec le monde naturel qui pourraient contribuer à renforcer les relations entre humains et non-humains. Étant donné que nos relations au vivant et l'engagement pour la nature sont majoritairement forgés pendant l'enfance¹², végétaliser les écoles et utiliser la cour comme un support de pratiques pédagogiques tournées vers la biodiversité contribueraient à former des citoyens de demain attentifs à leur environnement¹³. À la lumière de nos premières observations dans une dizaine d'écoles Oasis, nous faisons l'hypothèse qu'une cour « réussie » d'un point de vue écologique (diversités floristique, faunistique et fonctionnelle) et social (appropriation de la cour, partage de l'espace, etc.) nécessite un niveau élevé de coopération entre les acteurs de la ville, le personnel enseignant, les éducateurs autres dont les parents d'élèves et les structures d'éducation à l'environnement, les élèves eux-mêmes, mais aussi les habitants du quartier. Nous cherchons donc à déterminer le rôle de l'engagement collectif ainsi que celui de l'accompagnement pour produire un niveau de biodiversité écologiquement satisfaisant. Selon divers auteurs, l'intérêt des parents à s'engager est relativement élevé¹⁴, ce qui implique que des collaborations fructueuses peuvent émerger lorsque le personnel de l'école est flexible et adaptatif aux contraintes multiples.

11. Joscha Beninde, Michael Veith et Axel Hochkirch, « Biodiversity in cities needs space: a meta-analysis of factors determining intra-urban biodiversity variation ». *Ecology Letters*, n° 18, 2015, p. 581-592 ; Scott LaPoint, Niko Balkenhol, James Hale, Jonathan Sadler et Rodney van der Ree, « Ecological connectivity research in urban areas », *Functional Ecology*, vol. 29, n° 7, 2015, p. 868-878.

12. Robert Gifford et Andreas Nilsson, « Personal and social factors that influence pro-environmental concern and behaviour: A review », *International Journal of Psychology*, n° 49, 2014, p. 141-157.

13. James R. Miller, « Biodiversity conservation and the extinction of experience », *Trends in Ecology and Evolution*, vol. 20, n° 8, 2005, p. 430-434.

14. Rieke Hansen, Anton Stahl Olafsson, Alexander P. N. van der Jagt, Emily Rall et Stephan Pauleit, « Planning multifunctional green infrastructure for compact cities: What is the state of practice ? », *Ecological Indicators*, n° 96, 2019, p. 99-110 ; Janke E. Van Dijk-Wesselijs, Agnes E. Van Den Berg, Jolanda Maas et Dieuwke Hovinga, « Green Schoolyards as Outdoor Learning Environments: Barriers and Solutions as Experienced by Primary School Teachers », *Frontiers in Psychology*, vol. 10, 2019, .

Dans le cadre du projet *Cool Schools*, une première expérimentation est en cours en 2024 dans trois écoles élémentaires (Picpus B Paris 12^e, Pontoise Paris 5^e, Bruxelles Paris 9^e) pour établir des états des lieux (à la fois les représentations, les connaissances, les faits éducatifs et les opinions) et éventuellement susciter ou co-construire avec l'équipe enseignante des postures et actions pédagogiques s'appuyant sur la cour transformée comme outil d'apprentissage et de responsabilisation vis-à-vis de la nature. Nous faisons l'hypothèse que la transformation des cours Oasis peut également s'accompagner d'une transformation des pratiques pédagogiques basée sur une approche rationnelle de la nature, mais aussi sur une approche expérientielle en tant que pratique située.

Bibliographie sélective

Site web

www.nathalie-blanc.com

Ouvrages collectifs

BLANC Nathalie, CHARTIER Denis et PUGHE Thomas (dir.), « Littérature et écologie : Vers une éco-poétique », *Écologie et politique*, n° 36, 2008. www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique-2008-2

Articles

BLANC Nathalie, « Éthique et esthétique de l'environnement », *EspacesTemps.net*, 2008.

- « The Strange Agencies and the Seaside: (on Stacy Alaimo, *Exposed: Environmental Politics and Pleasures in Posthuman Times*) », *Minnesota Review*, vol. 88, 2017, p. 139-145. doi.org/10.1215/00265667-3787522
- « From ordinary environmentalism to the public environment: theoretical reflections based on French and European empirical research », *Ecology and Society*, vol. 24, n° 3, 2019. doi.org/10.5751/ES-11166-240333
- « Animals in the Midst of Cities », *Biosemiotics*, vol. 13, 2020, p. 411-429. doi.org/10.1007/s12304-020-09389-6
- « Long Live the Climate Machine! », *Ecocene: Cappadocia Journal of Environmental Humanities*, n° 1, 2020, p. 123-136. doi.org/10.46863/ecocene.42
- « Toward a holistic environmental aesthetic », dans Hank Shugart (dir.), *Oxford Research Encyclopedia of Environmental Science*, Oxford University Press, 2022. doi.org/10.1093/acrefore/9780199389414.013.806
- « Negative/Positive: women in action », *Popular Inquiry. The Journal of Kitsch, Camp and Mas Culture*, vol. 1, 2022, p. 25-33. Disponible sur www.popularinquiry.com

BLANC Nathalie, CANNABATE Alice, DOUAY Nicolas, ESCOBAR Angela et PADDEU Flaminia, « Mobilisations environnementales et dynamiques des territoires : le cas de Plaine Commune, communauté d'agglomération d'Ile-de-France », *Vertigo. La Revue électronique en sciences de l'environnement*, vol. 17, n° 2, 2017. doi.org/10.4000/vertigo.18580

BLANC Nathalie et GRANCHAMP Laurence, « Engagements et processus de politisations au sein de la Convention citoyenne pour le climat », *Participations*, n° 34, 2022, p. 81-106. doi.org/10.3917/parti.034.0081

BLANC Nathalie et GRÉSILLON Étienne, « La Géographie est-elle un art de l'espace ? », *Géographies et Cultures*, n° 100, 2016, p. 47-63. doi.org/10.4000/gc.4664

BLANC Nathalie et LEGRAND Marine, « Vers une recherche-création : explorer la portée transformatrice des récits dans les relations au milieu de vie », *ACME : An International E-Journal for Critical Geographies*, vol. 18, n° 1, 2019. doi.org/10.14288/acme.v18i1.1625

BLANC Nathalie et PADDEU Flaminia, « L'Environnementalisme ordinaire. Transformer l'espace public métropolitain à bas bruit », *EspacesTemps.net*, 2018.